

À Montpellier, un marathon de danse comme on les aime

🕒 5 minutes à lire Article réservé aux abonnés

Emmanuelle Bouchez

Publié le 09/07/21



Du solo hypnotique signé Christian Rizzo à la comédie musicale engagée de Salia Sanou en passant par la leçon de

philo d'Angelin Preljocaj, le Festival Montpellier Danse a varié les émotions et les genres. Une quarante-et-unième édition réjouissante.

Un beau continuum de danse hier soir, jeudi, au fil de l'une des dernières soirées du Festival Montpellier Danse, qui s'achèvera le 10 juillet pour ce qui est des spectacles proprement dits avant de se poursuivre par une semaine cinématographique. Un marathon comme on les aime, variant les émotions, les propos et les esthétiques. Où l'on est passé d'un solo hypnotique signé Christian Rizzo à la comédie musicale endiablée imaginée par Salia Sanou ou à une leçon de philo dansée conçue par Angelin Preljocaj. De quoi avoir envie de bouger ou de méditer. C'est selon.

Dans le studio Bagouet de l'Agora de la danse – poumon du festival –, l'ambiance fut tout de suite très recueillie face au plateau nu pensé par Christian Rizzo, par ailleurs directeur d'ICI, Centre chorégraphique national de Montpellier depuis 2015. Un vase, une roche, un trio de cloches posées au sol. Le tout cerné par une forêt de perches métalliques. Un tuyau envoie un jet de fumée telle la mise à feu du spectacle. Le danseur entre, une brassée de fleurs des champs à la main, de vieilles baskets aux pieds. La nappe musicale mêle au lointain chants traditionnels a capella et bruissements rocailleux, puis le brouillard s'épaissit sous la lumière toujours si mystérieuse de Cathy Olive. Nicolas Fayol est un danseur venu du hip-hop ayant choisi de vivre à la campagne. Et Christian Rizzo sait, comme d'habitude, rendre hommage à la personnalité du danseur (songeant à *Ad Noctum*, autre magnifique solo composé avec et pour Julie Guibert, aujourd'hui directrice du ballet de l'Opéra de Lyon). Interprète aérien pourtant bien ancré au sol, Fayol arpente l'espace comme un explorateur. Parfois insecte rebondissant, parfois plantigrade pesant... Il se dévêt peu à peu comme pour retourner à l'état de nature. Et modèle avec son corps des sculptures étranges, offertes avec calme. Ici la souplesse électrique du hip-hop se transforme en tableau plastique, en nature morte, presque. On sort de là en état de grâce.



Avec Salia Sanou, chorégraphe burkinabé désormais installé à Montpellier, l'ambiance tranche : elle est chorale et survoltée. L'immense salle de l'Opéra Berlioz, au Corum de Montpellier, a accueilli *D'un rêve*, spectacle revendiquant l'ambition d'une comédie musicale inspirée par le discours utopique et militant de Martin Luther King lors de la marche sur Washington le 28 août 1963.

Il manque sans doute, pour fonctionner comme une comédie musicale, l'incarnation dans des personnages dramatiques identifiables à ce qui est surtout ici une succession de tableaux. Mais la trame en est profonde : partir de la tragique mort de George Floyd, Afro-Américain mort en mai 2020 sous la pression d'un policier blanc, dont la phrase « I can't breathe » a bouleversé le monde entier, et remonter le fil de la libération des corps noirs depuis le joug de l'esclavage. Pour retrouver l'idée d'un rêve commun.

Le plateau est tout blanc (un immense champ de coton imaginé par le scénographe Mathieu Lorry-Dupuy). La première image est frappante. Un chœur serré avance lentement, dont une voix de femme puissante entonne a cappella « *a change is gonna come* », la chanson de l'étoile de la soul Sam Cooke qui deviendra, dans les années 1960, l'hymne de la lutte pour les droits civiques en Amérique. Plus tard, ce sont les mots du poète-slameur Capitaine Alexandre qu'on entendra évoquer l'assassinat de George Floyd : « *rien n'a changé* ». Gaël Faye évoque dans son texte l'esclavage et l'arrachement à la terre d'Afrique. Les douze danseurs et chanteurs se mêlent sur les arrangements vibrants du musicien congolais Lokua Kanza (dont on regrette l'absence sur scène !). En climax de cette première partie, la

complainte a cappella, en langue lingala, de la chanteuse Lydie Alberto pendant que danse en solo Marius Sawadogo. Torse nu, terrien et pourtant si léger, celui-ci prend tout son temps pour évoquer à la fois l'entrave et l'aspiration à la liberté.



La deuxième partie mène sur fond de motifs d'ampoules colorées très showbiz, une revue des danses noires comme l'un des chemins possibles de l'émancipation. Des envolées débridées propres au lindy-hop (Harlem, années 1920) aux marches menées sur les pulsations si fortes de Mory Kanté, en passant par le solo krump du jeune Kevin Charlemagne Kabore qui pourrait prendre la scène à lui tout seul. Un seul passage chiffonne, la reprise sans trop de distance et presque en passant, des mimiques issues des minstrel shows, qui, au XIXe siècle, répondaient surtout au désir des Blancs de voir les Noirs sur scène sous un jour ridicule. Ainsi cité presque en passant, on ne voit pas bien en quoi cela évoque le chemin vers un monde meilleur.

La rencontre de Gilles Deleuze et de Jimi Hendrix

Avec Angelin Preljocaj, la scène du théâtre en plein air de l'Agora, devient le lieu d'une étrange confrontation : la bande-son des cours que le philosophe Gilles Deleuze a consacré à Spinoza à l'université de Vincennes, à celle des riffs de guitare du génial Jimi Hendrix. La danse dans tout ça ? Elle fait le lien. Le chorégraphe directeur du Centre chorégraphique national de Marseille dit avoir toujours voulu « *donner de l'esprit au corps* ». Ici, il y va frontalement. Ce que l'on pouvait trouver a priori artificiel sur le papier glisse sur scène

comme l'eau qui coule. Quatre danseurs et quatre danseuses y évoluent avec fluidité dans des costumes très simples et graphiques (maillots de couleur chair et pantalons ou shorts foncés) laissant voir le travail des muscles et le poids des corps.

Deleuze s'intéresse, non sans humour, aux degrés de connaissance dont Spinoza pense les hommes capables. Hendrix pousse l'invention musicale le plus loin possible. Les danseurs, inventent, eux, tous les liens possibles, au gré d'équilibres géométriques, de rapprochements et d'évitements, d'ensembles qui martèlent des pieds et des mains leur attachement au monde. Portés ainsi par la composition si précise de Preljocaj, ils semblent parler une même langue sensible. Expérimenter l'intensité d'être, tel est le sel de la vie, expliquait le sage Spinoza. Le sel de la danse aussi selon Preljocaj dans cette pièce dont c'était la dernière à Montpellier Danse avant sa reprise dans la foulée, à Aix-en- Provence...



Le spectacle de Salia Sanou fermera quant à lui demain les portes du festival jusqu'à l'année prochaine. Cette 41e édition accueillant seize compagnies de danse aura sonné comme un message d'espoir pour le spectacle vivant : les salles sont pleines même si, par prudence sanitaire, le directeur du festival, Jean-Paul Montanari, a souhaité maintenir, du début à la fin, une jauge à 60 %.